

Frédou Braun¹

La sexualité en construction²

Dans le cadre de la Love Week³, Susann Wolff⁴ a été invitée⁵ à nous faire part de son expérience clinique autour de nos besoins et désirs sexuels, en abordant certains aspects psychanalytiques de l'origine de la sexualité, la découverte du corps, la définition de l'identité sexuelle et le choix du ou des partenaires.

A l'origine de la sexualité infantile

Question chère à Freud⁶ : comment le comportement sexuel vient-il à l'être humain ? Pour les analystes, et contrairement aux idées reçues, l'instinct en matière de sexualité et de reproduction ne serait plus présent chez l'être humain comme il l'est encore chez les autres animaux. Il est également erroné de penser que toute idée de sexualité vient à l'être humain au moment de la puberté. Même s'il y a une poussée hormonale, il existe déjà une psycho-sexualité infantile canalisée par l'éducation et la culture. Certes, cette sexualité n'est pas essentiellement génitale mais elle relève plutôt d'une curiosité de tout enfant pour son corps (ses sensations, ses origines, etc.) et des réactions de ses parents (de son entourage, etc.) à son comportement. Dans nos représentations de la sexualité, le regard que les parents portent sur leur progéniture joue un rôle important. En effet, la sexualité vient à l'enfant par l'adulte qui va transmettre une connotation sexuelle aux attitudes et aux comportements, alors que l'enfant n'y voit pas malice au départ. Un exemple autour de la représentation du sein maternel : une séquence filmée en privé montre un enfant qui marche à quatre pattes et qui vient téter le sein de sa mère, alors qu'elle est en posture de yoga sur la tête. On imagine que le père a décidé de filmer cette scène après l'avoir déjà vécue une fois. L'enfant montre des signes d'excitation, liés à l'excitation des parents, lesquels donnent un sens nouveau à son comportement : l'enfant y répond alors et intègre la nouvelle signification.

Tout comme la sexualité chez les adultes, la psycho-sexualité infantile est ancrée et codifiée dans les valeurs culturelles qui prédominent notre société actuelle. Celles-ci poussent à dominer, à contrôler les fonctions corporelles et les pulsions sexuelles. Ce contrôle (imposé et intégré) est une piste possible pour expliquer certains blocages sexuels. Les enfants se posent la question de comment ils sont venus au monde. Ils et elles adorent écouter le récit de la rencontre de leurs parents et saisissent rapidement qu'ils et elles sont le fruit de cette union. Naît alors le fantasme de la scène originaire, de la relation sexuelle de laquelle nous

¹ Chargée de projets au CEFA asbl

² Merci à Nathalie Geuquet et à Catherine Larielle pour leurs notes et à Danièle Hallet et à Bruno Lionnet pour leur relecture

³ La « Love Week » est une semaine d'actions autour de la vie affective et sexuelle sur le campus de Louvain-la-Neuve, née à l'initiative d'Univers-Santé, et organisée en partenariat avec le Service d'aide aux étudiants de l'UCL, Infor santé de la Mutualité chrétienne, le CEFA asbl, le Planning familial, le Centre de guidance et le Kap-Hot et le CHELLN de Louvain-la-Neuve

⁴ Psychanalyste et psychologue, professeure de Psychologie Clinique à l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve

⁵ Lors d'une conférence suivie d'ateliers le 1^{er} avril 2014

⁶ Susann Wolff s'est inspirée des travaux de Jean Laplanche qui cherche à mettre à jour la pensée de Freud en faisant ressortir ce qui a toujours de la valeur aujourd'hui

sommes tous et toutes issu.e.s, et qui amène l'idée fixe d'un idéal conduisant inévitablement à des déceptions.

L'émancipation des femmes, quoique rendant la vie sexuelle plus libre, ne peut, selon Susann Wolff, faire fi des spécificités liées à chaque sexe. La fille, par exemple, vit par rapport à son propre corps et à la sexualité une sorte d'attente : l'attente d'avoir des seins, l'attente des règles, l'attente de la défloration, l'attente de l'accouchement, l'attente de la ménopause, etc. Cette attente est empreinte d'angoisse et crée un contexte de vulnérabilité. Par rapport à son corps, le garçon, quant à lui, voit son sexe grandir. Ce qui éveille d'ailleurs la hantise qu'il reste trop petit, en comparaison au père et en regard d'une vision normative, relevant plus actuellement du modèle pornographique. Par contre, le garçon est lui aussi dans l'attente par rapport à la sexualité, dans les peurs de ne pas savoir comment s'y prendre pour satisfaire, autant sa ou son partenaire que lui-même.

Quelle identité sexuelle ?

Les enfants, filles et garçons, cherchent naturellement à s'identifier autant à leur mère qu'à leur père, au féminin et au masculin. L'identité sexuelle reste une grande préoccupation de notre société actuelle, car derrière elle se cache ce que chacun.e de nous ressent quant à son sexe, son genre et sa sexualité. Il s'agirait donc de se sentir femme ou homme ? Car se sentir à l'aise avec sa sexualité, c'est aussi se sentir à l'aise dans son corps sexué. Hélas, l'éducation que les hommes et les femmes reçoivent, encore bien trop formatée sociologiquement, assigne ces dernières dans des rôles plutôt « passifs ». Qu'est-ce que doivent être alors une femme, un homme ? C'est pour beaucoup le regard extérieur qui va le définir à notre place. En effet, une grosse partie de la société valide, pour le dire de manière caricaturale, les comportements des hommes comme pulsionnels, violents, agressifs et ceux des femmes comme doux et attentionnés. Et pourtant, entre le masculin et le féminin, la frontière n'est-elle pas plus mince qu'il n'y paraît ?

Même s'il semble difficile d'évaluer la part exacte de détermination biologique (gènes et hormones) dans l'attribution des rôles sociaux, il est cependant évident que la part de détermination culturelle y est, elle, grandement importante. A ce titre, l'approche de Catherine Vidal⁷ nous semble intéressante : « *les individus possèdent des caractères sexuels secondaires masculins et féminins en proportion variable et ces caractères se modifient au cours de la vie. Chacun possède ainsi un pourcentage de féminité et de masculinité (sic) selon un continuum allant du très féminin au très masculin* ». Les hormones mâle (testostérone) et femelle (œstradiol) ont-elles une influence, à l'instar des animaux, sur les comportements sexuels ? Selon Catherine Vidal⁸ : « *Il est clairement établi que ces deux hormones sont produites chez un même individu dans des proportions différentes* ». Ainsi, les bains hormonaux dans lesquels sont « plongés » les individus de chaque sexe ne sont donc pas spécifiquement différents : tout est question de dosage ! La testostérone peut manquer, par exemple, chez un homme « dominé » ou en manque de libido. C'est, par ailleurs, le premier test qui devrait être exécuté lors de la consultation chez un.e sexologue s'il y a un questionnement à ce niveau-là.

⁷ Catherine Vidal et Dorothée Benoit-Browaeyns, *Cerveau, sexe et pouvoir*, Editions Belin, 2005

⁸ Catherine Vidal, op.cit.

Et « *si nous échappons au diktat des hormones, confirme Catherine Vidal, c'est grâce au développement exceptionnel du cortex cérébral. C'est lui qui supervise l'organisation de nos comportements et les intègre dans un contexte individuel où ils prennent du sens* ». Ce qui expliquerait que les manifestations de la sexualité ne sont pas univoquement universelles et qu'elles peuvent varier selon les règles socioculturelles et religieuses. En observant, par exemple, les sociétés matrilineaires, comme les Na en Chine⁹, on peut légitimement se demander si le rôle « actif » ou l'impulsivité ne sont, si pas exclusivement, bien présents chez les femmes. Dans cette société complexe, et partiellement polyandrique^{10,11}, il est admis que les femmes peuvent recevoir ou rejeter les « faveurs » d'hommes selon son bon vouloir ou l'écoute de sa propre pulsion.

Par ailleurs, les phénomènes de la transsexualité et du transgenre questionnent aujourd'hui l'identité sexuelle : de quel genre suis-je au fond de moi au-delà de ce que je suis physiologiquement ? Ainsi, les personnes « trans » ne font sans doute pas qu'exprimer leur mal-être dans leur corps de naissance, mais ils et elles cherchent à se faire reconnaître dans le choix de leurs affinités, différences et recherches transformistes. Comment respecter dès lors la nature de ce que la personne ressent et vivre avec celle-ci ? Tout comme l'homosexualité, on peut supposer que le phénomène trans traversera les époques et se banalisera avec le temps en lien avec les transformations sociales. Longtemps considérée comme une psychose, l'homosexualité n'est plus – heureusement – répertoriée comme maladie mentale depuis 1973, même si l'homophobie est encore présente dans la société.

Une ouverture à la bisexualité

En parallèle à ce questionnement sur l'identité sexuelle, existe aussi, parfois confondu avec le premier, celui de l'orientation sexuelle. Les tendances homosexuelles ou bisexuelles semblent de plus en plus ouvertement exprimées et vécues, même si dans certains milieux socioculturels, les réticences sont encore nombreuses. Selon Susann Wolff, depuis l'époque de Freud, certains psychanalystes émettent l'hypothèse d'une *bisexualité psychique originnaire* de l'être humain qui s'inscrit dans un continuum entre les deux extrêmes que sont l'homosexualité pure et l'hétérosexualité pure. Plus simplement dit, il s'agit d'une capacité dès la naissance à aimer l'un et l'autre sexe indifféremment. De fait, l'enfant est attaché généralement à ses deux parents. Ce ne serait que lors d'un second temps de refoulement qu'une orientation sexuelle va se dessiner. Les élans érotico-amoureux deviennent alors plutôt hétérosexuels ou homosexuels, sans forcément être issus d'un choix conscient ou volontaire.

Soulignons que les préférences en matière affective peuvent évoluer au cours du temps. Avoir choisi des partenaires de même sexe au cours de l'adolescence ne permet pas de considérer qu'il en sera de même tout au long de l'existence. De même, avoir tenté un jour une expérience homosexuelle ne signifie pas être et rester homosexuel.le la vie durant. Il

⁹ Cai Hua, *Une société sans père, ni mari, les Na de Chine*, PUF, Paris, 1997

¹⁰ Robert Delière, *Anthropologie de la famille et de la parenté*, Coursus 2^{ème} éd., Armand Colin, Paris, 2005 – pp. 130-134

¹¹ Eric Baruffol, Susann Wolff et Pascal De Sutter, *Psychologie familiale, conjugale et sexuelle, y compris les aspects systémiques et psychanalytique*, Notes de cours SEXM 2145, UCL, 2009 – non publié

semble que nous sommes habilités structurellement à aimer l'homme comme la femme sans discrimination.

D'un point de vue psychanalytique et de manière générale, une sexualité centrée sur la procréation implique des rapports hétérosexuels en nécessitant simultanément de refouler la part de soi qui ne correspond pas à l'identité sexuelle apparente : la part de féminin (pour un garçon) et la part de masculin (pour une fille). Ainsi, lorsque sexualité et procréation viennent à se scinder, la nécessité de refouler cette part de soi n'a plus lieu d'être. Or sociologiquement, n'est-on pas en train d'admettre de plus en plus les formes de sexualité non reproductives ? On peut souhaiter aussi voir les signes d'une probable augmentation de l'homosexualité ouvertement vécue et partagée qui témoignerait de l'influence sociétale sur le développement de la sexualité. En ce sens, Susann Wolff émet l'hypothèse que la société humaine s'ouvrira à l'avenir de plus en plus à la bisexualité.

Dans notre société occidentale, la sexualité, liée à l'unique fonction de procréation, est quantitativement plutôt restreinte, puisqu'en moyenne deux rapports sexuels sur une vie aboutiront à une grossesse et à la mise au monde d'un enfant. Tous les autres ébats ne sont pas des efforts pour atteindre le Graal de l'enfantement. Pour preuve, les consultations sexologiques de personnes du troisième âge (voire du quatrième) qui souhaitent encore profiter d'une sexualité épanouissante. Le Graal, donc, c'est le plaisir, la satisfaction, que nous aborderons dans l'analyse suivante : « *De quelques entraves à la pleine jouissance ?* ».